

Les céramiques médiévales d'Alexandrie : un témoignage archéologique d'importance

Véronique François

▶ **To cite this version:**

Véronique François. Les céramiques médiévales d'Alexandrie : un témoignage archéologique d'importance. Christian Décobert; Jean-Yves Empereur. Alexandrie médiévale 1, 3, Institut français d'archéologie orientale, pp.57-64, 1998, Etudes Alexandrines, 2-7247-0229-8. halshs-00752193

HAL Id: halshs-00752193
https://shs.hal.science/halshs-00752193

Submitted on 29 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alexandrie médiévale 1

édité par

Christian DÉCOBERT et Jean-Yves EMPEREUR



INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

Véronique François

Les céramiques médiévales d'Alexandrie: un témoignage archéologique d'importance

La position géographique de la ville d'Alexandrie peut être considérée comme un handicap ou comme un atout selon que l'on se place d'un point de vue politique ou d'un point de vue économique. Alexandrie située aux limites septentrionales de l'Égypte est une ville frontière. Sa situation côtière est un obstacle à tout développement d'envergure dans la mesure où au Moyen Âge les grands centres politiques et administratifs ne sont jamais situés sur les côtes mais toujours à l'intérieur des terres. Ainsi les grandes villes importantes d'un point de vue politique dans le monde islamique méditerranéen sont Damas et Ramle plutôt que Césarée, Le Caire plutôt qu'Alexandrie, Kairouan plutôt que Carthage [1]. Alexandrie est avant tout un port qui, au Moyen Âge, apparaît en Méditerranée orientale comme un centre de commerce de tout premier ordre occupant une place prédominante dans les échanges entre l'Orient et l'Occident. C'est un grand carrefour commercial où se pratique un commerce international de transit: Alexandrie étant le lieu de débarquement et d'embarquement des hommes et des marchandises impliqués dans le négoce méditerranéen. Aux périodes fatimide et ayyoubide, comme en attestent les documents de la Geniza du Caire [2], sa position commerciale bien qu'importante est périphérique par rapport à la métropole qu'est Le Caire [3]. Alexandrie est la seconde ville égyptienne - point de départ et d'arrivée - complémentaire et dépendante du Caire - centre de distribution et d'échanges [4]. L'Égypte

Cet article s'inscrit dans une plus vaste recherche consacrée à l'étude détaillée des céramiques médiévales retrouvées sur divers sites d'Alexandrie. Se reporter au volume d'*Études alexandrines* II à paraître.

[1] A.L. Udovitch, «An Eleventh Century Islamic Treatise on the Law of the Sea», *AnIsl* 27, 1993, p. 37.

[2] Documents des XI^e-XIII^e siècles, rédigés pour la plupart en judéo-arabe, retrouvés dans une pièce - la *Geniza* (ou entrepôt) - de l'ancienne synagogue Ben Ezra du Vieux-Caire. Parmi ces archives, on trouve notamment des correspondances échangées entre marchands juifs impliqués dans le grand commerce international. S.D. Goitein, «L'état actuel de la recherche sur les documents de la Geniza du Caire», *REJ* I, (CXVIII), Louvain, 1960, p. 9-27; *id*, «The Documents of the Cairo Geniza as a Source for Mediterranean Social History», *JAOS* 80, 1960, p. 91-100.

[3] A.L. Udovitch, «L'énigme d'Alexandrie: sa position au Moyen Âge d'après les documents de la *Geniza* du Caire», *ROMM* 46/4, 1987, p. 71-79.

[4] S.D. Goitein, *A Mediterranean Society* IV, Berkeley et Los Angeles, 1984, p. 7.

devenue le grand relais du commerce entre la Méditerranée et les pays de l'océan Indien, un trafic conséquent s'effectue à travers le pays. Les marchandises en provenance d'Inde et de Chine débarquées dans les ports de la mer Rouge – Aydhab ou Tôr suivant les époques et, dans une moindre mesure Quseir el-Qadim – gagnent la vallée du Nil, descendent jusqu'au Caire puis jusqu'à Damiette et Alexandrie où les commerçants occidentaux les attendent. Alexandrie est donc le point extrême de ces échanges avec l'océan Indien. Sur le terrain, rares sont les vestiges matériels qui témoignent de cette circulation intense des biens. Aussi, les très nombreux fragments de céramique découverts à Alexandrie restent le principal indicateur des échanges à longue distance opérés à l'époque médiévale.

LIEUX DE DÉCOUVERTE: DEUX DÉPOTOIRS INTRA-MUROS

La céramique recueillie à Alexandrie provient principalement de Kôm el-Dikka et Kôm el-Nadoura ainsi que des fouilles ouvertes sur l'emplacement du cinéma Majestic et du théâtre Diana [5]. Leur exploitation archéologique ainsi que la lecture des textes nous permettent de retracer globalement leur histoire et par là même nous fournissent des indications sur la ville et les pratiques de ses habitants.

Kôm el-Dikka et Kôm el-Nadoura, deux hauteurs remarquables d'un point de vue topographique, sont souvent mentionnées dans les descriptions des voyageurs, indiquées sur les cartes et représentées sur les gravures [6]. Ce sont deux collines de décombres d'époque médiévale situées à l'intérieur des murailles. Kôm el-Dikka [7], au début de l'époque islamique, est un vaste champ de ruines romaines et byzantines servant de carrière et qui est réoccupé durant de courtes périodes avant de devenir une zone d'inhumations comme en témoignent les nombreuses stèles funéraires ainsi que les tombes et les ossements recueillis sur le site [8]. Les premières tombes, creusées dans les espaces libres au milieu d'édifices en ruines, datent de la fin du VII^{e}-VIII^{e} siècle. La nécropole suivante, ou nécropole moyenne, datée de la fin IX^{e}-début X^{e} siècle, est ensuite recouverte de sebakh (dépôt azoté), niveau sur lequel sont bâties quelques constructions éphémères. Moins d'un siècle plus tard, pour la troisième fois, on y creuse de nouveau des tombes, celles de la nécropole supérieure qui datent de la fin du règne des Fatimides, deuxième moitié du XI^{e}-fin XII^{e} siècle. C'est à partir de l'époque ayyoubide que les Alexandrins utilisent cet endroit comme dépotoir. Il s'y développe jusqu'à la fin de

[5] Sur les découvertes des fouilles récentes: V. FRANÇOIS, «Fouilles du terrain Majestic 1992-1993: les céramiques médiévales et ottomanes», volume d'*Études alexandrines* II à paraître.

[6] Ét. COMBE, «Notes sur les forts d'Alexandrie et des environs. Le fort Cafarelli: Kôm Wa'la: Kôm-Nadura», *BSAA* 34, XI, 1, 1941, p. 100-101; S. SAUNERON, *Villes et légendes d'Égypte*, Le Caire, 1983, p. 199-225.

[7] Sur l'étymologie, voir: E. COMBE, «Notes de topographie et d'histoire alexandrine», *BSAA* 36, 1943-1944, 1946, p. 143-144.

[8] W. KUBIAK, «Les fouilles polonaises à Kôm el Dick en 1963 et 1964», *BSAA* 42, 1967, p. 48-70; idem, «Stèles funéraires arabes de Kôm el Dick», *BSAA* 42, 1967, p. 17-26; idem, «Inscriptions arabes de Kôm el Dick, II^{e} partie», *BSAA* 43, 1975, p. 133-142.

l'époque mamelouke, c'est-à-dire jusqu'au moment où la ville se déplace vers la mer[9]. Kôm el-Nadoura est situé à l'ouest de la ville à l'intérieur des murailles, à proximité de Bâb al-Akhdar. Au XII[e] siècle, c'est un des principaux cimetières musulmans d'Alexandrie connu sous le nom de Kôm Wa'la. Une fouille y a effectivement mis au jour un cimetière fatimide[10]. Profitant de cette hauteur, on y construit un poste de guet précisément localisé dès la deuxième moitié du XIII[e] siècle par Ibn Khallikân qui écrit: «al-Turtûshi est enterré dans le cimetière Wa'la, qui est près du nouveau fort, al-Burj al-Djadîd, au sud de la Porte Verte[11]»; il est par ailleurs mentionné par Ibn Fadl Allâh al-'Umarî dans un des manuscrits du *Masâlik al-absâr fî mamâlik al-amsâr*: «il ne reste du Manâra [le Phare] qu'à peine vingt coudées, et il n'y a plus actuellement de vigies, sinon au phare qui a été construit sur un monticule élevé, à l'intérieur des murs, qu'on nomme Kôm Wa'la; il n'a pas de fondements solides[12]». Cette tour de guet permet de voir venir les bateaux et d'en informer aussitôt la population et le service de la douane en indiquant à l'aide de fanions ou de pigeons le nombre de voiles et la nationalité du navire comme de nombreux voyageurs le signalent[13].

Pour le XV[e] siècle, les témoignages ne manquent pas qui mentionnent ensemble les deux collines, citons Ghillebert de Lannoy qui, en 1421-1423, évoque ces «deux montaignes de terre qui sont dedens [la ville] la fermeté d'icelle, qui en donnent la cognoissance, dont la plus haute des deux est séant à la dextre à l'arriver, au plus près des murs par dedens sur le vieux port, et est gresle et quarré à fasçon d'un dyamant [Kom el-Nadoura]. Sur laquelle, y a une tourette de la garde qui descœuvre toute la ville, les pors et la circuitté autour. Et l'autre siet à l'arriver à main senestre, au bout de la ville par dedens, allant vers le Kaire, et n'est pas sy haulte, mais est plus grosse et est beslongue sur le devallée, au plus hault de laquelle il y a un moustier de Sarassins, nommé Mousquaye[14] [Kom el-Dikka]». Quant au récit de 1483 de Félix Fabri, il nous renseigne sur la nature de ces hauteurs: «À l'intérieur de la ville elle-même il y a deux hautes collines formées d'un amoncellement de terre, non par la nature mais accumulée artificiellement par l'industrie et le travail humains. Sur chaque colline se dresse une haute tour fortifiée, du haut desquelles on peut observer de loin sur la mer l'approche des navires[15]».

Kôm el-Dikka et Kôm el-Nadoura ont d'abord été des lieux d'inhumation, donc des emplacements non construits, sur lesquels du fait même de cette absence de bâtiments, s'accumulent par la suite les déchets rejetés par la population locale. Cependant pour transformer des cimetières en dépotoirs, il faut imaginer une sorte de désacralisation des lieux. Or on constate que c'est à l'époque ayyoubide que s'opère ce changement. Les Ayyoubides sunnites n'enterrant pas leurs morts avec les Fatimides chiites, on peut

[9] J. LIPINSKA, H. RIAD, «Trial Pits at Kom el-Dikka in Alexandria», *ASAE* 59, 1966, p. 96.

[10] Cette fouille a été entreprise en 1983 par le directeur général des antiquités islamiques, Mohamed Abdel Aziz. Le rapport est en cours de publication.

[11] Ét. COMBE, 1941, p. 95-96.

[12] Ét. COMBE, 1941, p. 100.

[13] S. SAUNERON, 1983, p. 216-220.

[14] GHILLEBERT DE LANNOY, *Œuvres de Ghillebert de Lannoy, voyageur, diplomate et moraliste*, Ch. Potvin, J.-C. Houzeau (éd.), Louvain, 1878, p. 100.

[15] FELIX FABRI, *Voyage en Égypte de Félix Fabri 1483*, J. Masson (éd.), I-III, Le Caire, 1975, p. 724, 968.

comprendre pourquoi ces lieux d'inhumations sont abandonnés. De petits morceaux de marbre, fragments de stèles des XI^e et XII^e siècles, retrouvés ça et là indiquent une récupération du marbre qu'on retaillait pour d'autres usages [16], et confirment l'abandon du cimetière transformé en terrain vague avant de devenir dépotoir. Les mécanismes à l'origine de l'édification de tels dépotoirs peuvent s'expliquer par diverses pratiques parfois évoquées par les voyageurs. Ainsi, cet usage rapporté par l'historien Maqrîzî au XIV^e-XV^e siècle: «On jette chaque jour sur les collines de décombres et dans les dépotoirs, des déchets qui représentent une somme de mille dinars. Il s'agit de débris des récipients de terre cuite rouge, dans lesquels les marchands de lait vendent leur lait, dans lesquels les marchands de fromages mettent leurs fromages, ou bien dans lesquels les pauvres gens consomment leur pitance sur place dans les échoppes des cuisiniers [17].» On sait qu'au moins depuis le XI^e siècle «dans le bazar, les épiciers, les droguistes et les quincaillers fournissent eux-mêmes les verres, les vases en faïence et le papier qui doivent contenir ou envelopper ce qu'ils vendent [18]». L'entretien des chaussées participe aussi à l'accroissement de ces monticules, en effet au Caire, en janvier 1426, afin d'égaliser le niveau du sol des rues, on demande aux commerçants d'enlever les terres qui se sont amoncelées devant leurs boutiques et de les faire porter sur les collines de décombres [19]. Ces pratiques ont également cours à Alexandrie et la nature des dépotoirs est clairement précisée par divers voyageurs. Ainsi en 1394, Nicolas de Martoni indique qu'«en cette ville se trouvent deux collines élevées artificiellement, avec des ordures et des déchets des murs et des maisons [20]». Léon l'Africain est encore plus précis sur le genre de déchets puisqu'il écrit à propos de Kôm el-Dikka: «À l'intérieur de la ville, il y a une très haute colline qui ressemble à celle de Testaccio de Rome, dans laquelle on trouve de nombreux vases antiques et, à la vérité, c'est un monticule artificiel [21].» Au XVI^e siècle, on y trouve encore de «grandes antiquitez [22]» et Carlier de Pinon évoque «deux montaignes, lesquelles ont esté faictes des immondices de la ville [23]». Un autre témoignage donne une origine ménagère à ces ordures: «Mais l'autre colline, à ce qu'on m'a dit, serait uniquement faite d'ordures ou de saletés qui proviennent des maisons. Rien n'est plus vrai; comme on peut s'en rendre compte à différents endroits, il n'y a rien d'autre que des saletés; aussi peut-on y trouver tous les jours de menus objets, qui se ramassent dans les maisons en les balayant [24].» Au XVII^e siècle, on parle toujours de montagnes faites de «pots cassez [25]». Gratien Le Père signale que «ces deux hauteurs ne sont

[16] W. KUBIAK, 1975, p. 133.

[17] G. WIET, «Un céramiste de l'époque fatimide», *JournAs* 241, 1953, p. 250.

[18] NASSIRI KHOSRAU, *Relation du voyage (Sefer Nameh) en Syrie, en Palestine, en Égypte, en Arabie et en Perse (1045-1052)*, Ch. Scheffer (trad. et éd.), Paris, 1881, p. 153.

[19] A. RAYMOND, G. WIET, «Les marchés du Caire. Traduction annotée du texte de Maqrîzî», *TAEI* 14, 1979, p. 53-54.

[20] NICOLAS DE MARTONI, *Relation du pèlerinage à Jérusalem*, Léon Le Grand (éd.), *ROL* III, 1895, p. 589.

[21] JEAN LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique* II, A. Epaulard (trad. et éd.), Paris, 1956, p. 496-497.

[22] ANDRÉ THEVET, *Cosmographie du Levant*, Anvers, 1556, p. 91b.

[23] CARLIER DE PINON, *Relation des Voyages en Orient*, E. Blochet (éd.), 1920, p. 143-144.

[24] SAMUEL KIECHEL, *Reisen*, B. Hassler (éd.), 1866, U. Castel (trad.), Le Caire, 1972, p. 338.

[25] SAVARY DE BREVES, *Relation des Voyages*, Paris, 1628, p. 236.

composées l'une et l'autre que de débris de poteries et autres décombres qu'y apportent journellement les habitants de la ville [26]». Et le général Bertrand écrit: «Je gravis la hauteur, haletant, empressé que j'étais d'observer cet illustre général [Bonaparte]. Il était assis par terre, le dos tourné aux attaques, faisant sauter avec sa cravache de ces débris de poterie qui forment en partie les monticules dont sont environnées Alexandrie, Le Caire et les villages d'Égypte [27].»

À partir de la fin du XII[e] siècle, à Alexandrie, on collecte puis on rejette les déchets domestiques – dont de nombreux vases – dans au moins deux endroits de la ville, une pratique habituelle comme le précise plus tard la *Description de l'Égypte* [28]: «On sait que les Égyptiens modernes sont dans l'usage de transporter hors de leurs villes les déblais de toute espèce et les ordures de leurs maisons, et d'en former des tas qui peu à peu deviennent de véritables collines. À mesure que l'enceinte arabe d'Alexandrie aura été abandonnée, les habitants de la ville moderne, placée entièrement en dehors (c'est-à-dire sur le tombolo de sédiments accumulés autour de l'ancien Heptastade [29]), auront porté leurs décombres sur ce point [Kôm el-Nadoura]. Ce qui prouve que l'enveloppe de cette montagne est artificielle, c'est que les déblais considérables que les Français y ont faits, ainsi que sur le fort Crétin [Kôm el-Dikka], que nous verrons, sont composés de poussière de plâtre, de débris de toute espèce de poteries, de briques, de marbre, de granit, de porphyre et de haillons.»

Il est curieux de constater que ces dépotoirs à l'époque islamique sont situés à l'intérieur des murailles alors qu'on s'attend à les trouver le long des quartiers extérieurs. On peut en déduire que Kôm el-Dikka et Kôm el-Nadoura, ces deux collines de décombres intra-muros, se trouvent sûrement à la périphérie des zones principales d'habitations.

LES CÉRAMIQUES À ALEXANDRIE: UN RICHE LOT COMPOSITE [30]

On ne s'étonnera pas que les céramiques, de loin les plus nombreuses, retrouvées à Alexandrie soient d'origine égyptienne. Tous les grands types des productions de l'Égypte abbasside, fatimide, ayyoubide et mamelouke sont représentés, excepté les céramiques à lustre métallique très rares parmi les découvertes. Étant donné la quantité impressionnante de vases égyptiens qui témoigne d'un bon approvisionnement de la ville en céramique, on peut être surpris d'y découvrir associées de nombreuses poteries importées

[26] M. GRATIEN LE PÈRE, «Mémoire sur la ville d'Alexandrie», *Description de l'Égypte*, 1826, t. XVIII/1, p. 410-411.

[27] *Campagnes d'Égypte et de Syrie* I, p. XXIX.

[28] *Description de l'Égypte* V, 1829, p. 381-382.

[29] Ch. DÉCOBERT, «Alexandrie au XIII[e] siècle; une nouvelle topographie», dans ce volume.

[30] Pour une étude détaillée des différents types se reporter au volume préparé par l'auteur, *Études Alexandrines* II. Voir aussi, W. KUBIAK, «Overseas Pottery Trade of Medieval Alexandria as Shown by Recent Archaeological Discoveries», *FolOr* 10, 1969, p. 5-30; V. FRANÇOIS, «Contribution à l'étude d'Alexandrie islamique: la céramique médiévale de Kôm el-Dikka et de Kôm el-Nadoura», *Alessandria e il mondo ellenistico-romano, I Centenario del Museo Greco-Romano, Alessandria, 23-27 novembre 1992, Atti del II Congresso Internazionale Italo-Egiziano*, Rome, 1995, p. 314-322.

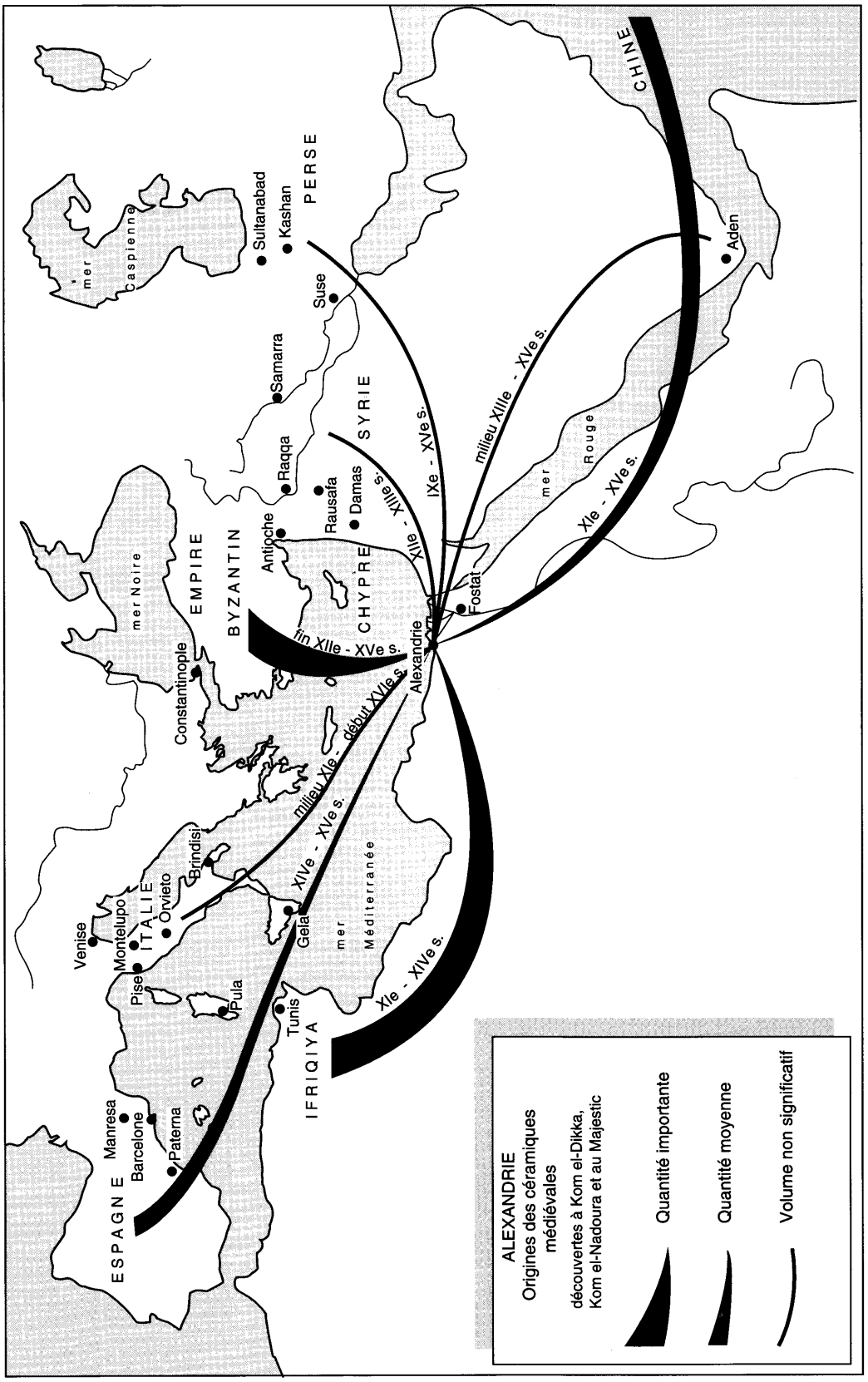
retrouvées en quantités variables (voir carte). En effet, les fouilles menées dans la ville ont mis au jour un échantillonnage des principales productions de céramiques occidentales, orientales et extrême-orientales du Moyen Âge ainsi que des fragments d'époque ottomane (voir tableau). Les importations de céramiques à Alexandrie couvrent une période allant du IX^e^ au XV^e^ siècle pour ce qui est de l'époque médiévale, et s'étendent pendant l'époque ottomane jusqu'au XIX^e^ siècle. Le volume par productions retrouvées est très variable, aussi il convient d'en analyser l'importance relative. Certains types de poterie correspondent à des achats massifs qu'on supposera donc organisés, d'autres retrouvés en quantités plus faibles mais largement distribués laissent croire aussi à une diffusion planifiée, enfin des apports rares témoignent d'une distribution accidentelle [31]. Deux productions rivalisent en volume, il s'agit des céramiques d'Ifriqiya et des vases produits dans l'Orient chrétien, c'est-à-dire à Byzance, à Chypre et en Syrie du Nord retrouvés en grande quantité sur les sites alexandrins. Puis, en quantité moyenne, on trouve les vases ibéro-islamiques et la poterie chinoise qui semblent aussi faire l'objet d'une distribution organisée. Certaines productions sont parvenues à Alexandrie en quantité faible et si elles ne semblent pas significatives du point de vue des échanges, elles témoignent tout de même de l'existence de relations avec les pays producteurs tels que l'Italie, la Perse et le Yémen. Pour l'époque ottomane, malgré une relative diversité, les vases retrouvés à Alexandrie sont également peu nombreux. Ce sont aux époques ayyoubide et mamelouke que se trouve réunie à Alexandrie la plus grande diversité de types de poteries importées, alors même que l'Égypte produit à ces mêmes périodes de nombreux vases susceptibles à eux seuls d'alimenter le marché de

Périodes	toul.	fatimide	ayyoubide	mamelouke	ottomane

Types / périodes	IX^e^	X^e^	XI^e^	XII^e^	XIII^e^	XIV^e^	XV^e^	XVI^e^	XVII^e^	XVIII^e^	XIX^e^
Céram. d'Italie											
Céram. d'Espagne											
Céram. d'Ifriqiya											
Céram. de l'Orient chrétien											
Céram. ottomane de Turquie											
Céram. de Syrie											
Céram. de Perse											
Céram. du Yémen											
Céram. de Chine											
Céram. d'Égypte											

Tableau chronologique des importations et productions locales.

[31] Sur la diffusion et la commercialisation des céramiques importées retrouvées à Alexandrie, se reporter au volume d'*Études alexandrines* II à paraître.


ALEXANDRIE
Origines des céramiques médiévales
découvertes à Kom el-Dikka, Kom el-Nadoura et au Majestic
Quantité importante
Quantité moyenne
Volume non significatif
mer Caspienne
PERSE
Sultanabad
Kashan
Suse
Samarra
Raqqa
Rausafa
Damas
SYRIE
Antioche
CHYPRE
EMPIRE BYZANTIN
mer Noire
Constantinople
Venise
Montelupo
Orvieto
ITALIE
Pise
Brindisi
Pula
Gela
Tunis
IFRIQIYA
ESPAGNE
Manresa
Barcelone
Paterna
mer Méditerranée
Alexandrie
Fostat
mer Rouge
Aden
CHINE
fin XIIe - XVe s.
milieu XIe - début XVIe s.
XIVe - XVe s.
XIe - XIVe s.
XIIIe - XIVe s.
IXe - XVe s.
milieu XIIIe - XVe s.
XIe - XVe s.

la vaisselle. Il y a donc afflux, du XII^e^ au XV^e^ siècle, de multiples productions, avec une diversité accrue pour le XIII^e^ siècle. Ces découvertes alexandrines rivalisent, sinon en quantité du moins en diversité avec les céramiques mises au jour à Fostat [32]. Bien que les lots composites ne soient pas rares en Méditerranée orientale, ceux d'Égypte sont d'une exceptionnelle richesse.

Si d'un point de vue céramologique ce matériel est une source d'information tout à fait remarquable, du point de vue de l'histoire économique il vient illustrer concrètement les échanges qui existent entre l'Égypte fatimide, ayyoubide, mamelouke et ottomane et les mondes chrétiens et islamiques périphériques ou éloignés. À plus petite échelle, cette céramique montre d'une part qu'Alexandrie n'est pas seulement un entrepôt, ces vases y ayant été commercialisés, et d'autre part témoigne du niveau de vie relativement élevé d'une partie de la population capable d'acheter de la vaisselle importée certainement plus chère que les productions locales. Enfin, d'un point de vue topographique, l'étude des lieux de découverte constitue un indice sérieux pour replacer les limites de la ville arabe sur laquelle nous savons finalement assez peu de choses.

[32] G. SCANLON, «Fustat Expedition: Preliminary Report, 1965, Part II», *JARCE* VI, 1967, p. 65-86; *id.*, «The Fustat Mounds, a Shard Count 1968», *Archaeology* 24/3, juin 1971, p. 220-233; «Mamluk Pottery: More Evidence from Fustat», *Muqarnas* 2, 1984, p. 115-126.